

La matrice primordiale

Par le professeur Albert Bensoussan

Le retour aux origines signe l'inéluctable fin de la vie. La vieillesse est marquée par la rétrogradation, dans tous les sens du terme : abandon des forces et des facultés, tassement, rapetissement et regard jeté en arrière jusqu'aux premiers vagissements. Ne dit-on pas, d'ailleurs, « retomber en enfance » ? Mais si l'on veut bien donner à cette expression un sens positif, sachons voir que tout au bout de la chaîne de vie, en son principe, l'image – la présence – qui s'impose est la matrice, d'où l'on est issu. L'hébreu, la langue la plus belle, la plus sainte selon Cervantès, use d'un mot qui, dans le génie linguistique de cette écriture, a un double sens, celui de matrice et celui de miséricorde : *ra'hamim* רחמים . Le vocable hébraïque רחם peut se lire à la fois *ra'hem* avoir miséricorde et *ra'houm* aimer. Ainsi avons-nous un champ sémantique triple unissant matrice, amour et miséricorde. Et tout cela renvoie au principe initial de toute vie : la femme, c'est-à-dire la mère. Qui est, en hébreu *'Hava* חוה, la première femme, la mère primordiale, ainsi nommée parce que, dit la Torah, elle est la mère *em* אם de toute vie *kol-'hay* כל-חי.

Le paradoxe est que la mère de tous les vivants soit issue du premier homme, Adam אדם, le père primordial, dont le nom renvoie à la terre אדמה – le « glébeux », traduit André Chouraqui – dont il a été façonné par l'Éternel, et aussi à la couleur rouge de la poussière *adom*, écrit pareillement אדם. Terre et poussière confondues, ce pourquoi, après la malédiction prononcée contre celui et celle qui ont fauté en mangeant du fruit défendu, la célèbre sentence est prononcée qui renvoie toute chair à la poussière : « Car tu es poussière et à la poussière tu

retourneras » – *Ki ata 'afar* עפר *vé-'afar tachoum*. Mais il n'y a nul paradoxe dans cette rivalité entre l'homme et la femme, fausse rivalité si l'on admet, avec la Torah, qu'ils n'ont formé à l'origine qu'un seul corps, Adam étant créé – androgyne -- « mâle et femelle », avant d'être séparé en deux corps après que l'Éternel se fut rendu compte de l'immense ennui de l'homme livré à lui-même : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul » – *levado* לבדו. C'est pourquoi Adam, qui est le premier être parlant et à qui Elohim a accordé, en même temps que la domination sur les bêtes et sur toute la Création, le don de la parole et de la nomination, dit que sa femme, *stricto sensu* sa moitié, est « chair de ma chair – *baçar* בשר *mi-baçari*. De sorte que si nous naissons d'Ève, nous sommes issus aussi, par voie de conséquence, d'Adam. Autrement dit, de la terre. Et certes, on est toujours le fils de sa mère et de son père. Et de la Terre – mettons-y une majuscule. De la matière donc qui, selon les savants, est immortelle : « Rien ne se crée, rien ne se perd, tout se transforme » (loi de Lavoisier)... La conservation de la masse et de l'énergie (la Torah nous dit que nous sommes de la terre animée du souffle de Dieu) est une loi fondamentale de la physique et de la chimie.

Sauf qu'à l'arrivée, c'est la matrice qui nous attend, le ventre miséricordieux ou amoureux de la mère ou de la divinité. L'hindouisme en parlera comme d'un retour « dans le sein de Brahma », qui pareillement représente la matrice divine. Nous sommes rassurés, à l'automne de notre vie et sur la fin, de savoir qu'une continuité – on n'ose parler d'immortalité, certes – nous est promise, qui est

retour à la chaîne initiale. Les Grecs, qui avaient développé la croyance en l'éternel retour, usaient d'une image qui fit florès dans toute la Méditerranée, et peut-être aussi dans tout le monde occidental : le serpent qui se mord la queue. Dans cette terre maghrébine où je suis né, je revois les chevilles de ma mère ornées d'un anneau de cuivre doré qui représentait cette même image, le mot se disant en arabe *kholkhal*.



Oui je revois ma mère, pieds nus sur le carrelage de notre véranda ensoleillée, marchant et cliquetant avec ses deux carcans ou arceaux aux chevilles. Un serpent avec une tête à chaque bout de

la boucle, et ces deux têtes se touchent, s'épousent, s'embrassent. Le serpent renvoyant, à l'évidence, à celui qui tenta la femme, et à travers elle l'homme, ce *na'bach* נחש qui est responsable du péché originel et qui, par la duplication de l'image où l'on voit la tête mordre la tête, s'abolit lui-même (le serpent se dévore et s'anéantit), effaçant ainsi toute faute. Nous avons donc là le signe d'une conjuration, et cet objet entourant les chevilles était bien une amulette protectrice. Au même titre que la très populaire main avec ses cinq doigts protecteurs, la *hamsa* חמשה (prononcé 'hamsa ou 'hamicha). Le serpent qui se mord la queue, le *na'bach* foulé au talon (l'image est dans la Torah), est, pour cela, une image rassurante, celle que j'emporterai peut-être dans l'ailleurs, car je sais bien qu'au dernier moment, pour l'ultime voyage, je serrerai, bien fort, le pied coquet de maman, orné de sa boucle protectrice, avant de rejoindre le lieu de la miséricorde et de l'amour : la matrice primordiale. Et tout, alors, sera bouclé.

Albert Bensoussan